

MICHEL DAUTRICOURT

DEUX ANS AVEC HENRY MILLER

Jours pas tranquilles à Pacific Palisades



Michel Dautricourt

Deux ans avec Henry
Miller

Jours pas tranquilles à Pacific Palisades

© Michel Dautricourt, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2691-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

à Henry Miller

« Ce que vous pouvez faire aussi, si vous voulez,
c'est me dédier un livre, quand vous écrirez.

— Oui, je le ferai ! »¹

En guise de préface...

Aigle nietzschéen²

*de Pacific Palisades
à la recherche
de l'ombre de Miller*

*Sauvage Français
aux ongles waterman
le front lumineux
perdu dans les auteurs*

*Sous le soleil californien
parcourant les dunes
un roman dans la tête
sous la terrasse du Maître*

*Regard halluciné
par cette inlassable quête
derrière le chant d'un piano
l'arrivée d'un poète*

*Face à face curieux
le vieil homme et l'amer
chercheur ressuscité
qui a traversé la mer*

Regards profonds

*dans les abîmes cosmiques
deux hommes de plume
s'envolent télégraphiques*

*Derrière le piano
aux mille airs
le regard tempo
d'Henry Miller*

*Un coup au plexus
Jours tranquilles à Clichy
Mona June Anaïs
sont là aussi*

*Ses vieilles mains sont des
branches
d'où les feuilles sont parties
le vieil homme dans l'hiver
te sourit*

*Et du fond de l'auto
son sourire s'éclaire
« We are friends now »
dit sa voix de grand-père*

Philippe TIFFREAU³

PRÉLUDE

J'ai « découvert » Henry Miller à dix-neuf ans, par hasard, dans un drugstore parisien. C'était en 1969. J'étais élève de khâgne au lycée Henri IV - et Miller, bien sûr, n'était pas au programme... On connaissait mieux Cicéron et Tite-Live que les auteurs contemporains... Avais-je tout de même entendu parler de lui ? Je ne me souviens plus. En tout cas, dans le drugstore, les épais volumes à couverture orange, brillante (dans l'édition Buchet/Chastel de 1971) de la trilogie *La crucifixion en rose* m'attirèrent instinctivement. J'aimai ces livres massifs, comme des blocs, et leurs titres nets, « carrés » : *Sexus*, *Plexus*, *Nexus*... Je pris l'un de ces livres (*Sexus*, bien sûr ! N'était-ce pas le tome 1 ? ! Plaisanterie mise à part, je ne suis pas le seul à avoir choisi le premier volume de la trilogie, car, comme le dit Bokné, bouquiniste sur les quais de Seine, dans *Les chats éraflés* de Camille Goudeau, « celui qui se vend, c'est *Sexus*... »⁴ Donc, je pris *Sexus*, et ce fut le coup de foudre (et pas principalement à cause du sexe !) : le livre me « brûla » les doigts. Electrisé, transporté, j'en lus une partie dans le drugstore.

C'est de la même façon (*mutatis mutandis* !) que, en 1865, Nietzsche découvrit Schopenhauer ! Charles Andler écrit (dans *Nietzsche, sa vie et sa pensée*, tome 1) : « Un livre trouvé dans la boutique du bouquiniste Rohn, son premier logeur, l'attira magnétiquement. « Je ne sais quel démon me souffla, écrit Nietzsche : « Emporte ce livre. » Il le lut, et se trouva un autre homme. »⁵ Le livre de Miller eut le même effet sur moi que celui de Schopenhauer sur Nietzsche !

Lawrence Durrell, lui, de façon plus prosaïque, découvrit Henry Miller en trouvant, un jour de 1935, en Grèce, un exemplaire de *Tropique du cancer* dans une vespasienne de Corfou !

Quant à Valentine Imhof, née en 1970, autrice de *Henry Miller, la rage d'écrire* (quel beau titre !), représentante avec François-Xavier Freland de la « relève » millérienne, elle « rencontra » Henry Miller encore plus jeune, à dix-sept ans (l'âge où l'on n'est « pas sérieux » ...), en lisant *Tropique du cancer*, dont on lui avait prêté la version poche...

Cette découverte fut mon second grand « choc » littéraire. Le premier avait

été, à dix-sept ans moi aussi, celle de Nietzsche, que j'étais d'ailleurs toujours en train de lire, avec passion.

Je me souviens qu'un jour, sortant du lycée, je parlai de ma découverte, avec passion, à mon camarade de classe Bertrand Burin des Rozières (neveu du secrétaire général de l'Élysée – sous De Gaulle – et ambassadeur de France). C'était un garçon ardent, lumineux, l'un des rares de la classe avec qui j'avais sympathisé. Il devait plus tard devenir moine... Il ne partagea pas mon enthousiasme (cela se comprend !) – le sien portait sur un écrivain mystique dont je ne me rappelle plus le nom – peut-être Maritain – mais il m'écouta en souriant, avec sympathie.

Malgré cette découverte et ce « coup de foudre », je n'étais pas encore prêt à lire Miller. J'étais encore au lycée, nourri des « belles lettres », de beau langage, j'avais une formation classique et, devant le langage violent, brutal, le vocabulaire...coloré de Miller, je doutai de sa valeur. La force de l'éducation et des préjugés était encore trop grande.

Donc, consciencieux comme je l'étais, je le mis « en réserve » pendant deux ans. Je me fis violence pour ne pas le lire. Cette abstinence volontaire, cette autocensure, ce refoulement – dus peut-être à mon éducation catholique – me paraissent maintenant stupides – mais tel j'étais...

Deux ans après, ma libération s'était faite. Cette fois, je me ruai sur tous les livres de Miller que je pus trouver. En quelques semaines, je les lus tous à la file, dans une sorte de transe, d'extase : ce fut comme une illumination.

Quand j'appris que Miller était encore vivant (je ne m'en étais pas informé avant !), mon bonheur fut encore plus grand. À partir de ce moment, je n'eus plus qu'une idée : le rencontrer. (Valentine Imhof, dans son livre sur Miller, regrette de n'avoir pas eu dix ans de plus, pour pouvoir aller le rencontrer, avant sa disparition⁶ ; moi, par chance, j'avais ces dix ans de plus qu'elle – et même vingt...) C'est aussi à cette époque que je rêvai de devenir moi-même écrivain. (On peut toujours rêver ! ...)

J'appris bientôt que Miller n'habitait plus le légendaire Big Sur, mais qu'il vivait désormais à Los Angeles, en Californie. C'était bien loin... J'appris, plus précisément, qu'il habitait à Pacific Palisades, un « quartier » de Los Angeles. « Pacific Palisades » ... Ces mots magiques s'imprimèrent dans ma tête. Je rêvai

d'aller un jour là-bas, pour le rencontrer. Il avait soixante-dix-huit ans. Il fallait y aller avant qu'il ne fût trop tard.

En 1969, Miller vint à Paris pour assister au tournage du film de Joseph Strick (sorti en 1970) tiré de *Tropique du cancer* (et également pour enregistrer, pour France-Culture, les fameux *Entretiens de Paris avec Georges Belmont...*) Je ne l'appris que des années plus tard. L'avoir « manqué » à cette occasion, alors qu'à son arrivée à l'aéroport il fut acclamé, paraît-il, par des centaines de personnes, est un des regrets de ma vie. Tandis qu'il se passait là-bas cette chose extraordinaire, moi, pauvre andouille, j'étais entre les quatre murs d'un lycée, en train de faire des versions grecques et des versions latines !

Je rêvai donc d'aller aux Etats-Unis pour rencontrer Miller, mais je ne pouvais mettre immédiatement mon projet à exécution : suite à la khâgne, je continuai mes études à la Sorbonne et, en 1970, j'obtins la Licence de Lettres classiques. De plus, en 1971, je rencontrai celle qui allait devenir ma femme, Patricia. Cela m'occupa beaucoup ! Enfin, je ne disposai pas de la somme nécessaire pour un tel voyage.

En attendant de pouvoir le réaliser, je poursuivis mollement mes études. Tout fier d'avoir « décroché » une Licence, je me reposai sur mes lauriers et n'estimai pas vraiment nécessaire de les continuer. En 1972 ou 1973, je passai tout de même, sans conviction et sans succès, le Capes de Lettres.

Je continuai à lire Miller. Dans mon ardeur, dans mon envie de l'assimiler complètement, je me fis un « dictionnaire millérien », où je notai tous les mots que je ne connaissais pas (il y en avait beaucoup !) avec leur contexte et leur sens. Je n'allai pas jusqu'au bout de cette entreprise, mais je notai tout de même un certain nombre de mots.

Les années passèrent donc, mais mon rêve était toujours le même. À Noël 1972, j'adressai pour la première fois, avec un battement de cœur, une carte postale à Miller (pour lui souhaiter un bon anniversaire). Ne connaissant pas son adresse exacte, je crois bien que je mis simplement sur la carte : *Henry Miller, Pacific Palisades, California*.

Mon projet d'aller là-bas, c'était une folie, car non seulement il serait très difficile pour un inconnu comme moi de rencontrer Miller, qui jouissait à cette époque d'une renommée internationale, mais encore je n'avais aucun travail aux Etats-Unis, qui me permît d'y rester.

En dépit de cela, en 1973, je décidai de réaliser mon rêve – enfin. (J'étais, comme Irène Blanc qui a rencontré Miller à la fin des années 60, « à l'âge où l'on ne doute de rien, où tout est possible... »⁷). J'essayai d'abord de trouver du travail : un *summer job* en Californie – un travail dans un camp d'été. J'avais entendu dire que cela était assez facile à trouver. Avec ardeur et plein d'espoir, j'écrivis à de nombreux camps : entre autres, au *San Francisco Boy's Club*, au *Robles del Rio Lodge*, au *Camp Ramah*, au *Camp Roosevelt*, au *San Francisco Bay Girl Scout Council* (pourquoi pas...) – et même à l'Armée du Salut ! Toutes les réponses furent négatives. Je décidai de partir quand même.

Je ne parlai de mon projet à personne – ou presque. Je n'en parlai pas à mes parents, car étant donné l'odeur de soufre dégagée par Miller (pour mon père, c'était le Diable, comme Sartre !), je pensais qu'ils ne le comprendraient pas et le désapprouveraient. Je n'en parlai pas non plus à ma future femme, car je craignais qu'elle non plus, hélas, ne le comprît pas. J'en parlai tout de même à l'un de mes frères, et peut-être à un ami.

1973, donc, fut l'année décisive : ce fut l'année de mon mariage et celle de mon départ pour l'Amérique. (J'avais vingt-trois ans. C'est aussi à cet âge que Lawrence Durrell, de Grèce, écrivit pour la première fois à Henry Miller...) Les choses se concrétisèrent, les événements se précipitèrent. J'avais enfin rassemblé, à coup de cours particuliers, l'argent nécessaire pour le voyage. Il me restait même encore deux mille francs – ce qui me semblait une somme énorme... En juillet donc, je me mariaï, et une semaine après, avec ma femme, je m'envolai pour l'Amérique !

Ce voyage fut donc également un voyage de « lune de miel » ... Ce fut la version « officielle » donnée à ma famille.

I

Nous atterrîmes à New-York, où, pour commencer, je voulais rendre visite à l'un de mes frères, qui y habitait. Bien que très impressionné par la ville géante, je n'avais aucune envie de la visiter cette fois-ci : je n'étais pas venu pour faire du tourisme ! Une impatience fébrile m'habitait. Nous restâmes donc très peu à New-York – juste le temps de trouver, par petite annonce, des gens qui nous emmenèrent en voiture jusqu'à Albuquerque (Nouveau Mexique). Après une traversée assez folklorique de l'Arizona et du désert du Colorado – où, entre autres aventures, nous fûmes pris en stop par des Indiens, qui nous laissèrent en plein désert après être arrivés à leur réserve... nous arrivâmes enfin à Los Angeles. Inutile de dire l'excitation qui s'était emparée de moi...

Nous logeâmes d'abord à Santa Monica, chez un autre de mes frères, qui y habitait. (De l'avantage d'avoir quatre frères...) J'approchais du but. Et pourtant, l'histoire aurait bien pu s'arrêter là, car le 15 août, étant allé à la plage et ayant plongé avec enthousiasme dans des vagues hautes comme des maisons, je faillis me noyer dans l'océan Pacifique... C'est un miracle si j'en ressortis vivant.

Un jour, enfin, j'enfourchai la bicyclette que m'avait prêtée mon frère et, pour la première fois, je « montai » de Santa Monica à Pacific Palisades, ce fameux endroit où habitait Miller. Au contraire de Santa Monica qui se trouvait sur un terrain plat, sa voisine Pacific Palisades était orgueilleusement perchée sur une colline, surplombant l'océan Pacifique (d'où, sans doute, me disais-je, le choix de Miller...)

Cette fois, je dus bien révéler à Patricia le véritable but de mon voyage...

Je me souviendrai toujours de l'émotion qui m'envahit pendant le trajet. Avec quelle ardeur je gravis la pente ! (pourtant raide...) C'était avec la même ardeur que, trois ans auparavant – toujours à bicyclette, j'étais monté en « pèlerinage » nietzschéen jusqu'à Sils-Maria ; mais là, ce qui me stimulait encore plus, ce qui était merveilleux, c'est qu'Henry Miller était vivant !

Cette fois-là, je vins juste pour reconnaître les lieux, m'imprégner de l'endroit – cela me suffisait comme émotion. Je ne savais même pas où Miller habitait exactement.